



Temporairement Contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ



IL AVAIT ÉTÉ HEUREUX ICI, MICHEL CORVIN

Il est fort à parier qu'il n'est, parmi les usagers de la Mousson, personne qui n'ait eu l'occasion d'user du *Dictionnaire encyclopédique du théâtre* dirigé par Michel Corvin. Professeur prestigieux (les études théâtrales en France lui doivent énormément), Michel Corvin, dont nous avons appris hier avec tristesse la disparition, était l'auteur de ce qu'il est convenu d'appeler des « ouvrages de référence ». À l'École d'acteurs de Cannes, où il enseignait, les élèves préféraient d'ailleurs s'adresser à Corvin qu'à Google ! Il était réellement encyclopédique et il était, lui-même, une référence. On regrette simplement qu'il n'ait pas eu le temps de mener à bien son projet de réédition de son ouvrage, prévue aux Éditions Théâtrales.

Spécialiste du « théâtre nouveau » (ses deux « Que sais-je ? », dans les années 60), ses premiers travaux portaient sur l'avant-garde théâtrale entre les deux guerres. Spectateur assidu (mais jamais content), Corvin, était toujours resté à l'affût de la modernité, il avait su rester en phase avec le théâtre contemporain. Il l'a montré avec son *Anthologie critique des auteurs dramatiques européens (1945-2000)*, en 2007, et plus récemment avec *Marchons ensemble Novarina ! (Vade mecum)*, publié au Solitaires intempestifs en 2012. À Cannes, il s'était efforcé de modifier sa pédagogie pour être toujours mieux en phase avec les élèves-acteurs.

La clarté et l'intelligence de son discours s'étaient manifestées pleinement lors de la conférence qu'il donna, l'an dernier, à l'invitation de Jean-Pierre Ryngaert, ceux qui n'auraient pas eu la chance d'assister à cette conférence, peuvent l'écouter sur Internet : theatre-video.net ou lire l'ouvrage qui vient de sortir intitulé *La Lecture innombrable des textes du théâtre contemporain* (éd. Théâtrales).

Michel Corvin avait manifesté son réel bonheur d'être présent parmi nous. Il avait aimé manger dans la nef des Prémontrés, se promener au bord de la Moselle, et il avait eu le sentiment de se trouver au cœur d'une Abbaye de Thélème, un lieu de travail et de plaisir. Nous espérons d'ailleurs qu'il reviendrait l'année prochaine.

Pour toutes ces raisons, et pour l'amitié qu'il avait manifestée à l'égard de notre entreprise, il était naturel que soit dédiée à Michel Corvin l'édition 2015 de la Mousson d'Été.

Jean-Pierre Ryngaert et Olivier Goetz

NOSTALGIE DE LA DANSE

LOST WORDS

DE DAVIDE CARNEVALI

LECTURE DIRIGÉE PAR VÉRONIQUE BELLEGARDE



La danse, Henri Matisse

« Leur danse enchantait la grande mère terre, quand les bêtes dansaient les nuages faisaient pleuvoir du miel et les arbres fleurissaient aux racines. Cette danse était pour tout le monde, mais vraiment pour tout le monde, personne ne faisait de distinction, parce que la danse était invisible et inconsistante, elle ne se regardait pas et ne se touchait pas, ne s'écoutait pas et ne se mangeait pas. Mais elle se sentait. On la sentait avec tout notre cœur, toute notre âme et tout notre esprit. Elle se sentait avec tout le corps. »

Davide Carnevali nous livre ici la suite de son diptyque sur l'Europe, après *Sweet home Europa* qui en narrait la genèse. *Lost Words* est ici l'histoire de son apocalypse. En quoi ? Comme nous le dit l'épigraphe, le langage ne peut plus décrire la réalité. C'est cette impossibilité, cette déconnexion radicale entre le langage et la réalité que tente de décrire l'auteur. La perte du langage et de ses fonctions essentielles, voilà ce qui ressort de la lecture de cette pièce. En effet, la langue s'assèche : elle est celle des questionnaires d'évaluation qui inspirent à l'auteur la première scène de l'entretien d'embauche, elle est celle des dirigeants qui siègent au conseil d'administration et dont le vocabulaire est truffé de tous les termes « marketico-économiques » inimaginables. La langue n'est que l'outil froid de la raison. C'est elle qui découpe de manière chirurgicale et utilitaire le réel, mettant dans des cases, classant dans des dépliants tous les « subalternes » qui sont indifféremment des hommes, des femmes, et des enfants. Aucun moment de grâce, aucun moment de lyrisme qui ne soit pas teinté d'hypocrisie. Démagogie ambiante. Exception faite bien

sûr du monologue de la femme qui fait l'apologie du capitalisme, ultime arme pour convaincre son employeur. Les promesses d'avenir meilleur sonnent faux, l'idéalisme est mort dans cette Europe du chaos. Plus aucune valeur, tout se ressemble et tout est mis au même niveau, les compétences professionnelles et les allergies aux

laitages. Seule préoccupation : résoudre la « crise de l'imagination » qui frappe l'Europe. Il faut trouver de nouvelles sources de profit, de nouveaux marchés. Recycler les vieux ? Vendre des organes avariés pour que les gens meurent plus vite ? Heureusement que le « fleuron de l'industrie culturelle » fait encore des adeptes : les ours bourrés continuent de danser sur du Chopin remixé dans les restaurants de seconde zone polonais ! Mais peu à peu les gens se lassent, il faut trouver de nouvelles idées, trouver toujours plus vite de nouvelles idées avant même qu'elles soient imaginées... Et si nous embauchions les objets ? Et si les objets étaient plus performants que les hommes et les bêtes ? Seule certitude : ILS NE PARLENT PAS. Voilà de quoi rassurer les dirigeants qui voient dans l'accès à la parole un danger ultime pour l'économie. Que nous reste-t-il dans ce monde où la parole n'est plus apte à prendre en charge la réalité ? La réponse qu'apporte l'auteur est celle de l'image. L'image. Montrer au lieu de dire. Montrer les racines de l'arbre souillées de boue et de sang. Montrer la mort de l'Enfant dans les bras de la Femme. Montrer encore la chaîne qui attache les chevilles des hommes. C'est grâce à toutes ces images, souvent inspirées de scènes bibliques que l'auteur arrive à cette peinture du chaos. Moments de pause dans un système où le temps devient de plus en plus oppressant, de plus en plus rapide, pour mimer cette recherche incessante et inassouvie de nouveaux rendements.

La pause de la danse et de la contemplation, voilà le regret encore exprimé par les habitants de cette Europe en lambeaux. Peut-on encore danser ?

L.E.

COMMENT ÉCRIRE SUR LA PAUVRETÉ UN TEXTE QUI NE SOIT PAS INDIGENT



BALLADE DE LA SOUPE POPULAIRE

D'EMILIA PÖYHÖNEN - AVEC LES AMATEURS DU BASSIN MUSSIPONTAIN

SOUS LA DIRECTION D'ÉRIC LEHEMBRE - DIRECTION MUSICALE DE MÉLANIE COLLIN CREMONESI

Face à ce texte traduit du finnois, le lecteur français se sent particulièrement dépaycé. Moins connue chez nous que celle des pays voisins (Danemark, Norvège), la littérature finlandaise reste un continent inexploré, malheureusement. Il est, de fait, difficile de déceler, à la lecture de *Ballade de la soupe populaire*, ce qui ressortit à une inspiration locale, ce qui relève de la qualité intrinsèque de la traduction et ce qui dépend directement du style personnel de l'auteure : Emilia Pöyhönen, traductrice et dramaturge, née en 1982.

Ballade de la soupe populaire se présente comme un ensemble assez hétérogène, comprenant des personnages parfois indéfinis, un narrateur, des dialogues en style parfois indirect, des recettes de cuisine improbables (« le porc imaginaire, pommes de terre à l'ail et salade de haricot »), des « proverbes », des « suites d'images », des « conseils », des « portraits »...

De l'accumulation de ce matériau composite se dégage, finalement, comme un thème ou une ligne directrice. La pièce est une série de variation sur la pauvreté ou, plus exactement, sur le sentiment de la pauvreté. Celui-ci se matérialise à travers des situations de pénurie et de faim et des stratégies d'évitement de la honte et du manque. La figure de la pauvreté se dessine dans des files d'attente devant des magasins vides ou des organisation caritatives...

Comme on sait, au moins depuis Charlie Chaplin, la faim constitue un grand argument comique au sein du spectacle moderne. Aussi, la *Ballade* n'est-elle pas dépourvue d'ironie et d'humour. Mais, avant cela, la pauvreté relève du discours religieux. La plupart des Finlandais appartiennent à l'Église évangélique-luthérienne et possèdent une bonne connaissance de la littérature biblique. L'Évangile, cité de manière plus ou moins allusive, est l'un des sous-textes de la pièce : « Nous avons beaucoup à apprendre de cet oiseau. Il ignore les semailles et les moissons, et pourtant il a un petit bedon bien rempli. ». Plus inattendue, la présence d'un certain Franciscus, autrement dit saint François d'Assise, fondateur de l'ordre catholique des franciscains. Celui-ci se place sur le chemin de la La Fille au moment où elle n'a pas de quoi payer ce qu'elle a mis dans son chariot au supermarché. En profite-t-il pour l'endoctriner ? En tout cas, il l'engage à se défaire du peu qu'elle possède... Choisir délibérément la pauvreté quand on la subit déjà par la force des choses peut-il constituer une forme de libération ? Et associer à cette pauvreté matérielle, une pauvreté d'esprit qui, dans le cadre de cette simplicité évangélique, devient un état poétique tout autant que mystique ?

Devant certaines anecdotes, certaines péripéties, un doute envahit le lecteur. Que penser de cette histoire où La Fille, engrossée par Le Médecin, qui vient par ailleurs de lui sauver la vie, se fait avorter, perd sa réputation et connaît une fin misérable ? L'« innocence » de ceux qui se pardonnent entre eux leurs faiblesses ne mérite-t-elle pas le nom d'hypocrisie ?

Dans un ouvrage (en anglais) qu'il consacre au nouveau théâtre finnois, Jeff Johnson nous apprend que le théâtre est un art extrêmement populaire en Finlande où un habitant sur deux fréquente assidûment les salles de spectacle (soit beaucoup plus que dans le reste du monde). Il existe également, dans ce pays une pratique très intense du théâtre amateur (ce qui rend particulièrement pertinente la distribution de cette pièce au groupe des amateurs du Bassin mussipontain que dirige Éric Lehembre). « Assister à une représentation en Finlande, c'est lire entre les lignes, observer subtilités et nuances. Dans le théâtre finnois, les mots ont une valeur élevée, chacun est lourd de sens. » Ces quelques lignes nous permettent peut-être de mieux situer cette *Ballade de la soupe populaire*. Elles nous indiquent également où nous placer notre sensibilité, même si, chez nous, le théâtre ne provoque plus que rarement des débats publics et a quelque peu perdu (en dehors d'une manifestation comme la Mousson d'Été) sa capacité à secouer les consciences.

Ce qui caractérise les auteurs finlandais serait donc qu'ils jouent un rôle social en soulevant des questions délicates (le déclin de la sécurité sociale, le soin accordé aux personnes âgées, la violence à l'école, le suicide, etc.). Une telle considération de tout un peuple pour son théâtre confère à ce dernier une grande responsabilité. Face à ce défi politique (au sens noble du mot), les vieilles formes ne sauraient être sacralisées. Toujours selon Jeff Johnson, on assiste aujourd'hui à une véritable renaissance de l'écriture dramatique en Finlande, et cette innovation n'a pas vocation à rester confidentielle. Loin de se confiner dans le domaine confidentiel de l'avant garde, les nouvelles formes dramaturgiques aspirent à investir de grandes scènes populaires.

Or, s'il existe, en France, un tabou artistique, c'est bien celui-ci. À de très rares exceptions près (on pense ici au travail d'Armand Gatti), la rencontre du théâtre d'art et du travail social constitue une utopie (dans le discours des politiques) ou un pis-aller (lorsque les artistes se résignent à intervenir auprès de publics « défavorisés » pour gagner leur vie). Il faut bien reconnaître que l'idée que puisse surgir, au sein de démarches qui nouent entre elles éthique et esthétique, des formes novatrices ne nous est pas familière, de même que nous ne prenons sans doute pas suffisamment en compte la valeur artistique intrinsèque des pratiques de théâtre amateur.

Nul doute que le spectacle présenté, aujourd'hui, à l'Espace Saint-Laurent, en même temps qu'il ouvre une fenêtre sur cette terra incognita finlandaise, participe à rétablir l'équilibre.

O.G.



LES TACHES SUR LE CŒUR

PROGRAMME 1 : LINGE DÉLICAT

DE ROUKAYA BENJELLOUN (MAROC)

DIRIGÉE PAR LAURENT VACHER

Auteure de *Programme 1 : linge délicat*, Roukaya Benjelloun est aussi psychiatre diplômée en Thérapies cognitives et comportementales. Elle vit et travaille au Maroc, et vient pour la première fois à la Mousson d'été, avec ce troisième texte racontant la rencontre entre deux femmes dans une laverie.

Comment s'est dessinée la situation d'une rencontre dans une laverie dans ton processus d'écriture ?

J'ai passé une année de stage en Belgique à Charleroy où j'étais toute seule et j'ai loué un appartement où il n'y avait pas de machine à laver. Pour la première fois, j'ai passé beaucoup de temps dans une laverie. Il y a des endroits comme ça qui n'ont l'air de rien, qu'on pense être des lieux insignifiants car ils sont utilitaires. Mais il peut s'y passer des choses très intéressantes. J'y ai vécu des situations improbables. J'aimais y aller, sans doute parce que j'étais très seule à Charleroy mais aussi parce que j'aime regarder les gens. Dans une laverie, on a l'alibi de l'attente. On est là, on attend son linge et on peut regarder, observer.

C'est là que tu as rencontré les femmes dont tu t'es inspirée pour les personnages de Floriana et Jamila ?

Non. Au début de tout ça, il y a eu une rencontre avec une metteuse en scène belge, Claire Vienne, qui se posait beaucoup de questions sur la maternité. Basée à Liège, elle fait du théâtre-action avec sa compagnie Le théâtre de la communauté. Elle-même maman, elle se posait la question

de l'infanticide : comment une mère peut-elle en venir à supprimer son enfant ?

On a monté un projet avec mon mari qui dirigeait à l'époque la Fondation des arts vivants au Maroc. On a rencontré beaucoup de mères de divers horizons, au Maroc puis en Belgique. C'est là que j'ai rencontré un personnage que je n'aurais pas pu inventer : Floriana. Elle est unique. J'ai papoté avec elle environ vingt minutes mais je ne l'oublierai jamais. J'ai eu envie de rendre hommage à cette personne dont je n'ai jamais eu besoin de forcer le trait. Elle est telle que je l'ai écrite, telle que je l'ai dépeinte, entière. J'ai tout de suite craqué sur Floriana parce que j'aime raconter des personnages de femmes fortes.

C'est ce que je connais le mieux autour de moi et pourtant je suis souvent restée sur ma faim face aux personnages de femmes que j'ai pu voir dans divers romans ou pièces de théâtre.

Celles-ci étaient, je ne peux pas dire tièdes mais moins brutes de décoffrage, plus proches de l'image romantique qu'on se fait de la femme : belle, mystérieuse, silencieuse, etc...

Cette image ne correspond pas aux femmes que j'ai connues depuis que je suis petite. Ma mère et ma grand-mère sont affirmées, elles n'ont pas leur langue dans leur poche.

Floriana, c'est cette affirmation de soi haute en couleur. Mais c'est une défense. C'est sa manière à elle d'être résiliente, de dépasser ça. Elle le fait avec beaucoup de classe.

Ce terme de résilience est très lié à ta pratique psychiatrique. Comment est-ce que tes deux métiers se nourrissent l'un l'autre ?

Le métier de psychiatre me nourrit énormément parce que j'ai contact avec des humains « à poils ». L'accouchement de Jamila, je l'ai vu. J'ai eu envie de le restituer parce que c'est un univers auquel les non professionnels de santé n'ont pas accès. Il peut y avoir de vrais moments de magie, bien sûr, noyés dans des moments moins magiques... Je suis heureuse parce que ce métier me donne accès à des moments fabuleux. Et ça me donne plus de facilité pour écrire mes personnages.

Être soignant et être dans la santé mentale, ça permet d'avoir une connaissance de l'humain qui me passionne.

Est-ce qu'on peut dire, que par tes deux métiers, tu es dans une même recherche, celle de creuser l'humain dans ses profondeurs ?

C'est vrai qu'en tant que psychiatre, on est un peu dans la recherche de la limite. On se demande jusqu'où chaque personne pourra aller.

Dans l'écriture, une fois que mes personnages sont construits, c'est intéressant de les pousser dans leurs retranchements. À partir d'une situation banale : deux personnes dans une laverie, où rien de spécial ne devrait se passer, ma démarche est de voir comment des choses très ordinaires peuvent dégénérer en situations pas ordinaires du tout. J'aime quand ça part en sucette méchamment alors que le point de départ est anodin. Et pour ça il faut embêter, titiller les personnages. Je cherche à remuer leurs tripes pour voir ce qu'il va se passer.

Jamila au départ était très lisse. Fidèle loyale et sans relief. Mais, en grattant un peu, il y a quand même du relief. Parce qu'au fond personne n'est insipide. Personne n'est banal. C'est grâce à mon métier que je suis arrivée à cette conclusion. En psychiatrie, on nous apprend qu'un patient, c'est du lait sur le feu, aussi calme qu'il puisse paraître.

On a eu beaucoup de surprises avec des personnes apparemment incolores ou inodores. Car, au fond, personne ne l'est. C'est comme le cumin : il faut froter, il faut le malaxer pour en sentir l'odeur.

Est-ce que développer des personnages de femmes répondait aussi pour toi à une nécessité politique ?

Je peux difficilement parler au nom des femmes de mon pays ou de ma culture. Je suis très mal placée pour le faire. Mon approche n'est pas sociale ou sociétale. Je vais sur le micro, sur une personne en particulier, pour dérouler le fil de son histoire.

Je suis médecin et je n'aime pas les gens qui se plaignent. Ça peut paraître paradoxal mais j'ai souvent poussé mes patients à se secouer. Cela vient d'une éducation, d'une culture. Et c'est vrai qu'on a cette image des femmes méditerranéennes qui ont le verbe haut. Dans la réalité des choses, ce n'est pas si évident. Car marcher dans les

ruelles de Casablanca, c'est parfois très sportif... On peut être embêtée mais on se construit là dedans. On baisse les yeux, ou on invective, selon son individualité. On dit que certains patriarcats sont des matriarcats cachés. Elles sont élevées à diriger sans en avoir l'air. C'est un art qui se distille mais qui est en train de se perdre. On ne va pas trop aller là-dedans... Mais j'aime bien ces femmes fortes.

J'aime bien voir une femme péter les plombs et dire des grossièretés. C'est aussi une exacerbation de sa féminité. Ce n'est pas parce qu'elle tape du poing sur la table qu'elle est moins femme.

Et puis, les deux personnages ne sont pas que femmes. Elles sont mères. Elles ont eu à protéger leurs petits. Ça n'a pas été des maternités évidentes. Floriana a dû lutter pour que ses enfants ne crèvent pas et ce n'était pas qu'une façon de parler. Ce sont des sur-femmes. Elles sont tellement ancrées dans le quotidien que ça en est déstabilisant.

Je discutais avec Floriana, on était à un mètre et demi l'une de l'autre, on vivait dans la même ville, mais la distance entre nous, c'est ce qu'elle avait vécu et que je n'avais pas vécu moi.

La distance était d'autant plus forte que Floriana ne racontait pas les choses dures avec emphase et émotion comme on pourrait parfois s'y attendre. Elle était tout à fait détachée, parce que ça faisait partie d'elle et qu'elle était passée à autre chose. Elle est une championne de digestion. C'est une très belle femme très ronde, complètement décomplexée, et très coquette.

C'est une apparition en fait.

Est-ce que la naissance de ton fils a agi sur l'écriture de ton texte ?

Lorsque j'ai commencé à écrire le texte en Belgique, j'abordais le sujet de la maternité en scientifique. Je me documentais, j'analysais et ainsi me mettais à distance. Et puis je suis tombée enceinte, ce qui n'était pas prévu au départ. Là j'ai eu l'impression de passer de l'autre côté, d'être moins observatrice. Le début de grossesse a été difficile, c'est donc surtout après mon accouchement que je suis revenue à l'écriture.

Ça a été le retour à ma propre vie. Même si l'arrivée d'un bébé est magnifique, ça implique pleins de choses nouvelles, parfois douloureuses... je vous passe les détails de l'arrivée d'un bébé. Mais au bout de quelques semaines, j'ai pu reprendre l'écriture. Non sans effacer avant de réécrire. J'ai en fait complètement réécrit le texte. Parce que je n'étais plus tout à fait la même et je n'allais pas aborder ces deux femmes mères de la même façon. Donc ce texte n'aurait pas été le même si je n'avais pas eu un bébé.

Propos recueillis par Charlotte Lagrange

LE QUESTIONNAIRE



Roukaya Benjelloun répond à nos questions

Si vous partiez sur une île déserte quel livre emporteriez-vous ?

Les villes invisibles d'Italo Calvino

De quel personnage fictif vous sentez-vous le plus proche ?

Sherlock Holmes

Souffrez-vous d'une addiction ? Laquelle ?

Le sucre

Qu'est-ce qui vous hérissé le poil ?

Quand on me pose une question compliquée avant le café du matin.

Une question tout court en fait.

À quoi aimez-vous perdre votre temps ?

À regarder les autres

Quel est le titre de la pièce que vous n'écrirez jamais ?

Ils vécutent heureux et elle prit la pilule

En quoi voudriez-vous vous réincarner ?

En chat de Karl Lagerfeld, Choupette.

Faites un vœu.

J'aimerais que mon fils fasse un métier de scène.



DERNIÈRE MINUTE

PHILIPPE MINYANA, INVITÉ D'HONNEUR DE LA MOUSSON D'ÉTÉ

Pour des raisons de santé, Michel Vinaver ne pourra pas venir à la Mousson d'été.

C'est Philippe Minyana, auteur majeur de l'écriture contemporaine, qui viendra lire deux de ses textes, publiés à l'Arche éditeur, et dont voici quelques fragments.

Écrit en 2008; *C'est l'anniversaire de Michèle mais elle a disparu* est une pièce pour acteurs et/ou marionnettes.

La famille Lemon et leurs amis vont se réunir pour l'anniversaire de Michèle. Mais Michèle a disparu. Dans l'attente de son retour, les voisins se promènent dans les bois, les jeunes filles se baignent dans la rivière, le père de Michèle, sa femme et ses belles soeurs mangent du cake dans le salon rouge, des hommes fument des cigarettes au café Suzanne, on commande le traiteur asiatique et le gâteau d'anniversaire.

« Ah c'est toi Michèle .

La femme se lève, et va et vient, comme si elle réfléchissait à ce qu'elle allait dire. Arrête de gigoter.

Dit Steve.

Ta voix est douce et sans chaleur. Lui dit la femme. Ne démarre pas les hostilités je te prie.

Dit Steve, qui a un hoquet, et la femme couvre son visage avec ses mains. Tu pleures lapin ?

Demande Steve et ajoute.

Nous t'avons commandé un bon repas d'anniversaire. C.L.

Écrit en 2012, *100* donne une vision kaléidoscopique en cent fragments d'une ville du Nord. Ce texte est le fruit d'une commande d'écriture de la ville de Roubaix à Philippe Minyana et Fabien Rigobert.

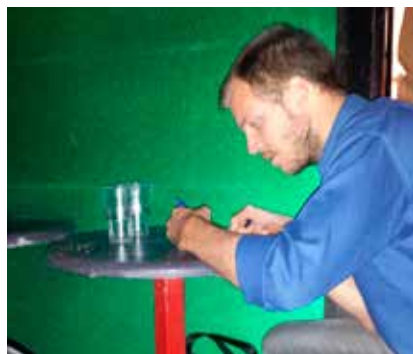
« 12. Marie-Jo lave ses seins blancs le caillou tape le vasistas (le coupable c'est Eric Parent.) »

« 65. 8h15 - Habitants vont viennent ou pinaillent (c'est-à-dire agissent avec excès de minutie exemple regarder dans son porte-monnaie plus de quatre fois se gratter l'occiput dis fois revenir sur ses pas hésiter finalement renoncer) ».

« 99. La mer était noire elle dit quand je pense qu'on est venus jusqu'à la mer elle croise les bras (eux souriaient sans arrêt). »

COIN DE TABLE

LES ARTISTES PRÉSENTS À LA MOUSSON D'ÉTÉ SE PRÊTENT À CE JEU : LIVRER CHAQUE JOUR AU TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN UNE PHRASE OU UN COURT POÈME, MÛRIS SUR LE MOMENT, AU COIN D'UNE TABLE DE L'ABBAYE.



*Il y a une charogne d'oiseau sur la pelouse
La pelouse de la Cour d'honneur
Lili l'a vue
Je me demande s'il volait bas
S'il fera beau
Je regarde plus le sol que le ciel.*

Alexandre Pallu, comédien à la Mousson d'été



9h30 – 12h30 – Ateliers de l'université d'été européenne

Dirigés par Joseph Danan, Nathalie Fillion, Pascale Henry, Rebekka Kricheldorf et Jean-Pierre Ryngaert

14h – *Lost words* - BIBLIOTHÈQUE

De Davide Carnevali, lecture dirigée par Véronique Bellegarde

16h - Conférence De Nathalie Fillion - SALLE LALLEMAND

« Écritures contemporaines – un parcours de femme » animée par Jean-Pierre Ryngaert

18h – Ballade de la soupe populaire - ESPACE SAINT-LAURENT (PONT-À-MOUSSON)

D'Emilia Pöyhönen, mise en espace dirigée par Éric Lehembre
Avec la troupe amateur du Bassin Mussipontain

20h45 – 100 & C'est l'anniversaire de Michèle mais elle a disparu - AMPHITHÉÂTRE

De et avec Philippe Minyana

22h00 – Programme 1 : linge délicat - CELLIER

De Roukaya Benjelloun, dirigée par Laurent Vacher

23h – *Tambour, cœur du monde 1* - PARQUET DE BAL

De Daniel Laloux avec la complicité de Ferdinand Bondart

23h15 – *Les impromptus de la nuit : Gérard Watkins* - PARQUET DE BAL

Des nouvelles du monde écrites en résidence à l'Abbaye

23h30 – Concert Manuel Etienne - PARQUET DE BAL

MINUIT – DJ SET - DJ TECHNO - PARQUET DE BAL

La meéc – la mousson d'été est subventionnée par le Conseil Régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson

et est organisée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod- lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson

en partenariat avec le projet de coopération Fabulamundi – Playwriting Europe, le programme Face à face paroles d'Italie pour les scènes de France, la Maison Antoine Vitez, la SACD, le CnT, les éditions L'Arche, Télérama, France Culture, le NEST - Nord-Est Théâtre Centre Dramatique National de Thionville - Lorraine, le Théâtre Gérard Philipe de Frouard, le Centre Culturel André Malraux - Scène Nationale de Vandœuvre, le TIL - Théâtre Ici et Là de Mancieulles, le Lycée Jacques Marquette et le Lycée Jean Hanzelet de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy - Lorraine.

MPM Audiolight est le partenaire technique de la mousson d'été

